

Document

Guerre et mensonge

Le système d'information et la guerre contre l'Irak

(par Giulietto Chiesa- <http://www.voltairenet.org>)

9 mars 2010

L'Empire du Mensonge, les Etats-Unis, a doté ses armées d'un Bureau d'influence stratégique qui a intoxiqué les médias du monde entier ; Pour « vendre » la guerre contre l'Irak, il a caricaturé la situation et inventé la menace des armes de destruction massive. Mais cette guerre n'est rien, pas plus que les autres conflits intermédiaires auxquels on nous prépare. La cible ultime, c'est la Chine, car elle se développe et il n'y a pas de place sur Terre pour une seconde puissance consommatrice de cette taille. C'est pourquoi, souligne Giulietto Chiesa, la paix exige le changement de nos modes de vie.

Le système d'information et la guerre contre l'Irak

Comment pouvait-on justifier une attaque contre l'Irak ? Il fallait au préalable fournir à l'opinion publique internationale la preuve que Saddam Hussein était en possession d'armes nucléaires et biologiques. À cette fin, on a fondé aux Etats-Unis ce que certains appellent le « Bureau pour l'information et la désinformation », en anglais l'*Office of Strategic Influence* (OSI). Pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, c'est le Pentagone qui s'occupe directement de ces affaires-là. Avant, il existait bien quelque chose du même genre, mais ça dépendait du Département d'État. À présent, l'*Office of Strategic Influence* est aux mains de Donald Rumsfeld [1].

Le Pentagone émet une série de documents que le système médiatique mondial se charge immédiatement de diffuser. On prépare ses amis, comme ils disent. On les (et ils nous) prépare en disant beaucoup de choses dont certaines sont vraies, d'autres à moitié vraies, d'autres encore complètement fausses. Il sera ainsi très difficile de faire la part entre information et désinformation. Nous le savons d'ailleurs, la guerre du Vietnam a commencé avec une formidable invention : l'accusation portée contre les perfides Vietnamiens d'avoir attaqué les navires états-uniens dans le golfe du Tonkin. Ce n'est que plusieurs années après, lorsque la guerre était terminée, qu'on a découvert qu'il n'y avait eu aucune attaque. Faire la liste de ces combines demanderait des ouvrages entiers. Ce qui est stupéfiant, c'est que les journalistes — les Italiens en premier lieu — se font toujours avoir et n'essaient même pas d'en tirer une leçon.

La société civile états-unienne

En ce qui concerne les États-Unis, il est très difficile d'espérer que les opposants à la guerre deviennent suffisamment nombreux pour obliger cette Administration à changer de cap. Les raisons en sont multiples et profondes, et nous devons encore y réfléchir à fond. Pendant des dizaines d'années, on nous a inlassablement présenté les États-Unis comme étant le modèle de la démocratie occidentale. Les choses en vont-elles ainsi ? Non ! L'Amérique n'est plus le modèle de la démocratie occidentale. Il y a belle lurette qu'elle ne l'est plus.

En ce qui concerne le développement de la société civile, l'Europe est beaucoup plus en avance que les États-Unis. En regardant les choses en profondeur, même le système électoral états-unien — que nous avons cherché à copier sans comprendre que chaque démocratie avait sa propre histoire — se révèle beaucoup moins démocratique que nos scrutins proportionnels obsolètes [2]. Même dans les pays européens où l'on pratique le scrutin majoritaire, il s'agit de systèmes électoraux bien mieux articulés et moins embaumés que le bipartisme absolu des Etats-uniens, où les différences entre les deux partis sont désormais si ténues que choisir entre les deux apparaît dénué de sens. C'est pourquoi, en toute logique, la majorité ne se rend même plus aux urnes. Par ailleurs, le niveau de formation démocratique (et d'information politique) du citoyen états-unien est très bas.

Il ne s'agit pas d'être pour ou contre les États-Unis. J'y ai pour ma part vécu et travaillé. J'ai connu une société dynamique et très diversifiée, mais aussi repliée sur elle-même, réduite à l'adoration du rendement et de la carrière et, dans sa majorité, incapable de défendre ses propres droits. En tout cas dépourvue d'organisations qui lui donnent la possibilité de les défendre. Ce n'est pas un hasard si, dans l'ensemble de l'Occident avancé, les États-Unis sont le seul pays qui maintienne la peine de mort. Le fait est que nous vivons dans un monde d'information où un pourcentage important des articles publiés dans les pages de nos journaux est consacré à l'exaltation de la démocratie états-unienne. Des propos comme ceux que je tiens ne trouveraient probablement pas de place dans les pages d'un journal à grand tirage en Italie.

Une dizaine de jours après le 11-Septembre, lorsque le président des États-Unis a transmis son message à son peuple, sur toutes les chaînes, il n'a rien trouvé de mieux à dire que cette phrase : « Retournez faire du shopping ». En l'écoutant, j'ai eu le frisson. N'y avait-il rien de mieux à faire que d'appeler à remplir les centres commerciaux, les temples de la consommation ? Quelques jours plus tard, nous avons vu les queues de milliers de consommateurs états-uniens qui s'étaient levés à six heures du matin pour aller aux soldes de fin de saison. Anticipés pour la circonstance. Alors si ce qu'on nous dit est vrai, que l'Amérique nous devance toujours de vingt ans, c'est nous-mêmes que nous risquons de voir en regardant dans ce miroir. Horreur.

Peut-être que les Chinois aussi s'y reflètent, unis par l'idée qu'il faut consommer toujours plus, gaspiller toujours plus, s'amuser toujours plus et ainsi de suite dans une sorte de compulsion de répétition. Mais la compulsion est le symptôme d'une grave maladie mentale, et il m'est difficile de ne pas avoir l'impression que des millions d'États-uniens sont désormais arrivés à un haut degré de lobotomisation. Regardez leurs villes, construites à la mesure de et en fonction des *malls*, des centres commerciaux. On ne va plus faire une promenade, on va acheter quelque chose dans les *malls*, on va visiter les *malls*, comme on allait autrefois visiter un musée.

C'est pourquoi il me semble improbable d'espérer de la part du peuple états-unien une réponse massive hostile à la guerre. Qui a été atteint par le virus de l'hyperconsommation, qui a parcouru jusqu'au bout la route le transformant en consommateur impénitent conçoit mal l'existence même des problèmes que nous soulevons ici. Il ne les voit pas, tout simplement. Il est devenu aveugle. S'il est vrai que — comme on l'a efficacement résumé — pendant les dix dernières années, les États-uniens se sont enrichis en dormant, comment leur faire comprendre qu'ils doivent se réveiller ? C'est difficile, pour eux. Pour nous aussi, très bientôt, ce sera difficile.

On a aussi dit, justement, que les USA étaient l'unique pays au monde où l'épargne n'existait plus et où les gens dépensaient plus qu'ils ne gagnaient. C'est une situation absolument anormale. La dette des États-Unis envers le reste du monde s'élève à quelque 12 000 milliards de dollars et elle continue de croître au rythme de 12-15 milliards de dollars par mois. Comment peut-on imaginer vivre en paix dans un monde où un pays de 300 millions d'habitants consomme à lui seul un tiers des ressources mondiales, et qui se trouve à l'origine de près d'un quart de la pollution de l'environnement, notre maison commune ?

La super-société globale

La vérité est que nous nous dirigeons vers une super-société globale gouvernée par une super-classe globale de super-riches de toutes les régions du globe. Lesquels vivront dans leurs villes réservées, surveillés par leurs polices privées parce que les polices nationales seront destinées exclusivement au contrôle des pauvres. On assiste déjà à ce nouveau genre de configuration urbaine. À Johannesburg, en Afrique du Sud, les villes séparées des riches existent déjà. À Moscou, des quartiers entiers sont conçus tout exprès pour les riches, de grands bâtiments où l'on trouve tout — terrain de golf, salles de gymnastique, magasins, promenades, jardins d'enfants, écoles — avec une issue unique que surveillent des agents privés et de très hauts murs. Voilà l'image du futur.

Les élites n'auront plus besoin de vivre dans un seul pays, elles vivront dans le monde, dans les endroits qui leur seront réservés. Il ne sera plus possible de mélanger les classes car ce sera devenu trop dangereux pour elles. Telle est l'idée qui s'impose aujourd'hui dans le monde. L'idée de ceux qui pourront consommer, et consommer énormément, tandis que les autres, l'écrasante majorité, resteront dehors. Une partie affectée aux services indispensables sera admise à l'intérieur et pourra bénéficier des retombées de ce bien-être. Les autres pourront crever, parce qu'ils seront inutiles. Et la preuve du fait qu'ils seront inutiles sera tautologique : ils seront inutiles car ils auront perdu la course au succès. Or, ceux qui perdent, dans cette

super-société des puissants et des avides, auront de toute façon tort et aucun capitalisme compatissant ne viendra à leur secours. Pourquoi donc les laisser continuer impunément de consommer de l'air, de l'eau et de la nourriture ?

Après la guerre en Irak

On savait qu'il allait couler du sang, beaucoup de sang : on nous l'a montré, mêlé à la poussière du désert. Cette fois, ils ont décidé que ça fonctionnerait mieux ainsi. Il ne s'agissait plus de mission humanitaire, qui exige une certaine délicatesse. On allait en Irak pour faire peur aux réprouvés qui continuaient de peupler le monde. Il fallait donc que le sang se voie et qu'il soit suivi d'une punition exemplaire, dure, implacable. Une guerre emblématique, une guerre exemplaire, un avertissement. La deuxième guerre d'Irak des États-Unis a eu sa nécessaire chorégraphie impériale, réglée par avance, exécutée avec la plus grande précision.

En réalité, il y a bien eu quelque raté. Les chaînes impériales devaient se contenter d'instiller la peur. Aucun autre type de message n'était prévu. Mais les télévisions arabes sont venues troubler la fête de cette quatrième guerre de l'Empire. Pour la première fois dans l'histoire des médias mondiaux (Kaboul n'avait été qu'une modeste avant-première), on a commencé à nous raconter la douloureuse histoire des perdants. Pis encore : non pas celle des perdants naïfs, qui cultivent en secret l'espérance de David — pouvoir abattre Goliath d'un seul coup de lance-pierre entre les yeux —.

Non, les télévisions arabes nous ont raconté la guerre à travers les yeux des perdants qui savent qu'ils ne peuvent pas vaincre, qui ne se font pas d'illusions ; qui sont conscients que, dans le pire des cas, ils mourront comme des chiens et que dans le meilleur, ils ne sauveront leur vie et celle de leurs enfants que pour être asservis. Et puisque les télévisions occidentales ne pouvaient pas montrer grand-chose, enfermées qu'elles étaient dans de grands hôtels soigneusement exclus des cibles (à part ça, c'est bien connu, il y a toujours des erreurs de visée), voilà que le monde entier a vu, lors des deux premières semaines, les images des perdants plus que celle des gagnants. Cela a produit un effet fantastique.

C'était comme assister à Hiroshima du côté des Japonais. Une primeur absolue même si, sous cette perspective, l'héroïsme des pilotes d'*Enola Gay*, ceux qui ont largué la Bombe, apparaissait moins clairement. Quoi qu'il en soit, il était malaisé d'interpréter ce que nous avions sous les yeux comme de l'héroïsme. Parce que ces attaquants aussi bien équipés, avec tous ces machins suspendus autour, avec tous ces avions au-dessus et ces hélicoptères à côté, avaient l'air de robots programmés pour apporter une liberté sans mode d'emploi.

Comme des gens qui auraient débarqué sur une Lune complètement équipée pour la plantation de pommiers et de poiriers. Et le plus étrange semblait de découvrir que, depuis les anfractuosités de cette Lune, il y avait des gens qui résistaient et qui combattaient, sans aucun espoir de victoire. Ces pommiers et ces poiriers, ils n'en voulaient pas. Pouvaient-ils le prévoir ? Nombreux l'avaient prévu. Certes, George Bush et Tony Blair, eux, ne l'avaient pas prévu. Alors que je rédige ces lignes finales, le scandale des fausses armes de destruction massive, les mensonges proférés au monde entier pour faire la guerre contre l'Irak, ont déjà explosé. Gagnée en mai, la guerre irakienne se transforme en défaite au mois d'août. La guerre en Afghanistan se poursuit. L'illusion d'une paix palestinienne conçue en tant que capitulation des Palestiniens devant Sharon s'est envolée. La feuille de route est bonne à jeter. Bref, aucun des objectifs déclarés par George Bush n'a été atteint.

La seule, la vraie, la grande guerre remportée par Bush est celle qu'il a menée contre l'Europe, en la divisant (par le biais de la guerre en Irak) et en préparant les dix chevaux qu'elle s'apprête à faire entrer dans ses murs. L'Europe, Troie mal assurée et ignorante du danger, abritera bientôt dix Achéens plus américains que l'Amérique. Dans ce contexte, le rôle qu'elle pourrait avoir de contenir la stratégie impériale américaine devient extrêmement problématique. La France et l'Allemagne tiennent bon mais Bush a de son côté Blair, Berlusconi, Aznar qui, dans la « vieille Europe », jouent le rôle d'alliés des « dix Achéens de la « nouvelle Europe ». Paris et Berlin sont écrasées.

Quant à la Russie de Poutine, elle a perdu avant même de commencer. Exemple sans précédent dans l'histoire d'un pays qui se suicide, elle a assisté sans bouger à sa propre ruine. Elle a accepté l'annulation du traité ABM de 1972, apposant sa signature sous la déclaration formelle marquant la fin de sa puissance, même moyenne. L'élargissement de l'Otan à l'Est ne lui a arraché qu'une grimace. Enfin, elle a perdu l'Asie centrale sans broncher. Dans quinze ans, cette Russie sera tombée à moins de 100 millions d'habitants et

elle flottera dans ses frontières actuelles comme les habits d'un géant sur le dos d'un nain. Peut-être aura-t-elle encore des missiles, qui ne lui serviront même plus (comme maintenant) à exercer une pression politique sur l'Empereur : ustensiles rouillés et inutiles.

De la Chine enfin, on devra parler encore longtemps. Le destin et l'histoire lui ont attribué un rôle prépondérant dans le siècle qui vient de commencer. C'est la Chine, le vrai problème de Washington. C'est à la Chine qu'était consacré le PNAC, le « Projet pour le Nouveau Siècle Américain ». Les dirigeants chinois le savent pertinemment. Et aucune reprise, ou reprise partielle, de Wall Street ne permettra de se débarrasser du problème, qui contrecarrera l'axiome de Bush, qui fut aussi celui de Reagan : le niveau de vie états-unien n'est pas négociable. Très bientôt, il n'y aura plus de place sur cette planète pour deux Amériques, une blanche et une jaune. Même l'hypothèse d'englober la Chine (comme subalterne des États-Unis, évidemment) dans le marché occidental ne résoudrait pas la question. Tel est le véritable profil de la situation que notre génération et la suivante devront affronter : nous sommes arrivés au terminus.

Le développement que le monde a connu ne peut pas se prolonger indéfiniment. Il faut choisir — si l'on accepte le tableau que j'ai dressé — qui peut survivre dans un univers déjà gravement « troublé ». Ceux qui pensent, même à gauche, en termes de « reprise » du vieux développement (sur le plan économique) et qui croient pouvoir modérer les prétentions de l'Empire (sur le plan politique) sont condamnés à la stupeur et à l'impuissance devant les événements tragiques qui s'annoncent.

Ce texte est issu d'une conférence qui s'est tenue au cercle Agora de Pise le 21 mars 2002 ; il a été revu et mis à jour en août 2003.

Traduit et adapté de l'italien par Delphine Chevallier, Florence.

[1] « Rumsfeld cible la France et l'Allemagne », par Thierry Meyssan, *Réseau Voltaire*, 2 janvier 2003.

[2] « Un bon show ne fait pas une démocratie », par Thierry Meyssan, *Réseau Voltaire*, 29 octobre 2008.